

Najat VALLAUD-BELKACEM & Sandra LAUGIER
LA SOCIÉTÉ DES VULNÉRABLES
Leçons féministes d'une crise
TRACTS GALLIMARD, N°19, Paris, 2020

La lecture de ce « tract » m'a donné un petit espoir. Petit car visiblement, il est difficile pour les personnes qui défendent l'importance du *care* de se détacher de ses positions féministes militantes qui nous font la leçon, ce qui pourtant serait bénéfique pour cette juste cause. J'ai défendu cette idée par ailleurs¹ que le *care* concerne tout autant les hommes que les femmes puisqu'il s'agit de prendre soin du monde, « *pour préserver et réparer notre monde en sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible* » comme l'a dit Joan Tronto et comme le répète depuis tous les défenseurs du *care*. Nous avons ici l'inévitable énumération des souffrances des femmes invisibilisées, et de leur voix différente inentendue. A rechercher dans le monde entier des exemples de femmes exploitées et maltraitées, sous-payées ou enfermées dans les tâches domestiques, et en y ajoutant même quelques fictions illustrant ces thèmes, on peut effectivement remplir des volumes indignés par les injustices diverses subies par cette moitié de la population mondiale. Si nous recherchions les exemples d'hommes morts dans les usines ou les mines, dans les accidents de transport ou les combats, je pense que nous trouverions aussi une longue liste de victimes d'un régime capitaliste un peu rapidement assimilé au patriarcat responsable de tous ces maux. La crise du covid a mis en évidence ces professions plus ou moins « invisibles » en temps ordinaire, professions qui font que « *l'autonomie des uns est rendue possible par le travail des autres* » (p7). Dans ces professions, infirmières, aides-soignantes, vendeuses et caissières sont accompagnées par les livreurs, les brancardiers, les ambulanciers, les éboueurs, et il me semble difficile de ne pas tenir compte que ce sont des hommes tout autant que des femmes qui sont à la fois sous-payés et invisibilisés en temps ordinaires.

Je suis toujours perplexe devant l'insistance de certaines féministes à, en même temps, défendre à travers les « *gender studies* » la négation (ou plutôt l'absence totale de réflexion à propos) de la différence des sexes biologiques et leur insistance à rappeler les injustices sociales liées à cette même différence comme unique critère d'analyse. Se battre pour l'égalité hommes-femmes supposerait de les considérer également, et de ne pas oublier que les injustices sont elles aussi genrées, c'est-à-dire supportées de façons différentes par les femmes et les hommes, mais que ces derniers n'en sont pas dispensés pour autant. Mais peut-être est-ce la faute des hommes si les injustices qu'ils subissent à cause de leur sexe ne sont pas mieux mises en valeur, persuadés qu'ils sont eux-mêmes d'être des privilégiés, supposés déchargés de toute charge mentale, de tout souci pour leurs proches et leurs enfants. Personnellement je n'ai jamais trouvé si glorieux et avantageux que ça le fait de devoir toujours se montrer fort, courageux, insensible, responsable, ambitieux, conquérant... Autant de stéréotypes virils qui n'ont rien à envier question injustice à ceux de la maternité douce et à la féminité soumise. Je ne peux que rejoindre nos autrices lorsqu'elles appellent à « *la production de données et de renseignements genrés, partout et tout le temps* » (p29). Faudrait-il encore tenir compte des contraintes qui pèsent sur l'un et l'autre sexe et pas seulement caricaturer les femmes en victimes et les hommes en bourreaux, le féminisme en promesse d'un monde meilleur, et le patriarcat en responsable de tous nos malheurs.

Mon petit espoir repose sur quelques phrases comme celles-ci : « *le care ne concerne donc pas que les femmes et il ne concerne pas non plus les moins favorisés* ». (p39)... et il « *s'étend d'ailleurs au-delà de l'humain* » (p40). En effet, comment pourrions-nous prendre soin les uns des autres sans prendre soin aussi des environnements dans lesquels nous vivons ? Espoir mince malgré tout lorsque je lis que « *même si la Covid a frappé d'abord les hommes, la vieillesse dépendante en institution concerne avant tout les femmes* » (p42) oubliant l'inégalité d'espérance de vie entre hommes et femmes, faisant qu'il y a, malgré le patriarcat, plus de veuves que de veufs... Les hommes seraient-ils plus vulnérables que ne le pensent nos auteures ?

¹ Cf www.frbalta.fr / ressortis du grenier / Le Care, une théorie vulnérable. Mai 2014.